

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Rodolphe TOPFFER

Pages oubliées : Les plaisirs de
l'Alpe

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 208-211

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Pages oubliées.

Les plaisirs de l'Alpe

Nous la comprenons, cette jouissance des hautes cimes, et, cent fois, dans les Alpes, tout seul au milieu d'un éboulis, ou assis les pieds pendants sur le replat supérieur d'une roche élevée, nous l'avons goûtée dans sa plénitude, regardant de l'oeil, flânant de l'âme, et trouvant qu'en effet les grands beaux rochers inaccessibles ont un air, un maintien, des accents, une voix, si bien que sans rien dire du tout, ils se font pourtant écouter. Bien plus,

s'ils sont majestueux, le respect s'en mêle ; s'ils sont menaçants, le cœur tressaille ; si, mutilés et noircis, ils sont néanmoins rois du ciel encore et vainqueurs de la foudre, tout aussitôt, comme fait la vaillance, comme fait la gloire, ils provoquent les instinctifs mouvements d'une véritable admiration. Le moyen alors de s'ennuyer, le moyen de se croire seul quand on éprouve mille impressions confuses, mais vives ; quand autour de vous tout parle un langage mystérieux, mais éloquent ? Belles journées, répéterons-nous, journées sereines, remplies, satisfaites, que celles que nous avons passées sur des cols dévastés, sur des cimes chauves, et dans la seule compagnie de Dieu nous parlant de ses œuvres !

L'infini plait à l'âme, le mystère l'attire, le trouble ; le tremblement, la terreur, à la condition qu'ils ne soient pas l'effet d'un réel danger, lui sont en tout temps une pâture savoureuse et bien aimée. Mais ces choses, comment les rencontrer dans les régions où l'homme a partout pénétré, enserré, aplani ; où partout l'on voit son doigt, l'on entend son babil, l'on sent son atteinte, ici protectrice, là tyrannique ?... Libre à vous, bonnes gens de la ville et de la banlieue, campagnards bénévoles, poètes gracieux, écrivains descriptifs, oiseaux en cage, libre à vous de croire que, de derrière vos barreaux, et au travers des jolies trouées du transparent feuillage, vous assisterez au grand spectacle de la nature ; ou encore de préférer dans ces vergers, dans ces prairies, dans les élégants bouquets de chênes ou de sycomores qui croissent par ordre autour des villas, dans ces haies émondées qui, à perte de vue, divisent les champs en carrés uniformes, l'œuvre embellie du Créateur et la voie adoucie de sa puissance.

Pour moi, quand je veux m'abreuver à la coupe des contemplations splendides et des émotions profondes, je m'envole aux montagnes jusque par delà les hauteurs inaccessibleles où l'aigle s'est choisi son aire, et là, face à face

avec la création primitive, seul, affranchi, redevenu, loin des factices étais de la société, ce que je suis réellement, une frêle et timide créature perdue au milieu de l'immensité, je retrouve alors l'infini, je retrouve le mystère, le trouble, toute cette vague et religieuse rêverie où se plonge avec transport la pensée. Comment en serait-il autrement ? Plus rien de l'homme, et partout de brutes forces agissant avec un majestueux concert ; partout la nue nature faisant éternellement son solitaire travail ; partout des masses qui sont écrasantes pour ma petitesse, des splendeurs qui sont éblouissantes pour mon regard, des sublinités qui sont miraculeuses pour mon esprit, rien qui me distraie de Dieu, tout qui me pousse vers lui comme vers mon refuge, mon bienfaiteur et mon maître. Ah ! nous l'avons éprouvé, au sein des villes et du milieu des préoccupations du monde, la prière s'échappe trop souvent du cœur avec une ingrate torpeur ; ici, au contraire, elle est le naturel et facile essor de l'adoration spontanée, l'instinctif besoin de recourir à la source unique de tout ordre, de toute bonté, de toute puissance, et au lieu de s'en acquitter comme on fait d'une pieuse mais lourde formalité, on s'y livre avec un fervent abandon.

Ceci, au surplus, c'est l'impression religieuse que cause le spectacle des hautes solitudes alpestres ; mais l'impression que nous appellerons artistique en est toute voisine, souvent elle s'en distingue à peine. Ce n'est plus, à la vérité, la prière qui en est le naturel essor, c'est seulement chanter, peindre, décrire ; mais qui ne sait que l'art, élevé jusqu'à son plus haut terme, aboutit de bien près à l'idée religieuse vers laquelle, à tous les degrés, il converge ; et que chanter, peindre, décrire avec une sérieuse élévation, c'est déjà, sinon prier, du moins adorer avec un naïf et tendre amour ? Il y a plus, l'on voit chez les diverses nations dont le développement artistique a pu se faire naturellement, chez les Grecs par exemple, la religion elle-même,

et elle seule, enfanter l'art, puis cet art décliner proportionnellement à la distance dont il s'éloigne de sa mère ; l'on voit inversement l'art dégénéré des modernes, tantôt se plaindre de ce que les croyances lui manquent pour reflourir, tantôt, poussé par un bien juste instinct, se rattacher, se cramponner infructueusement à celles qu'il n'a plus...

TOPFFER.